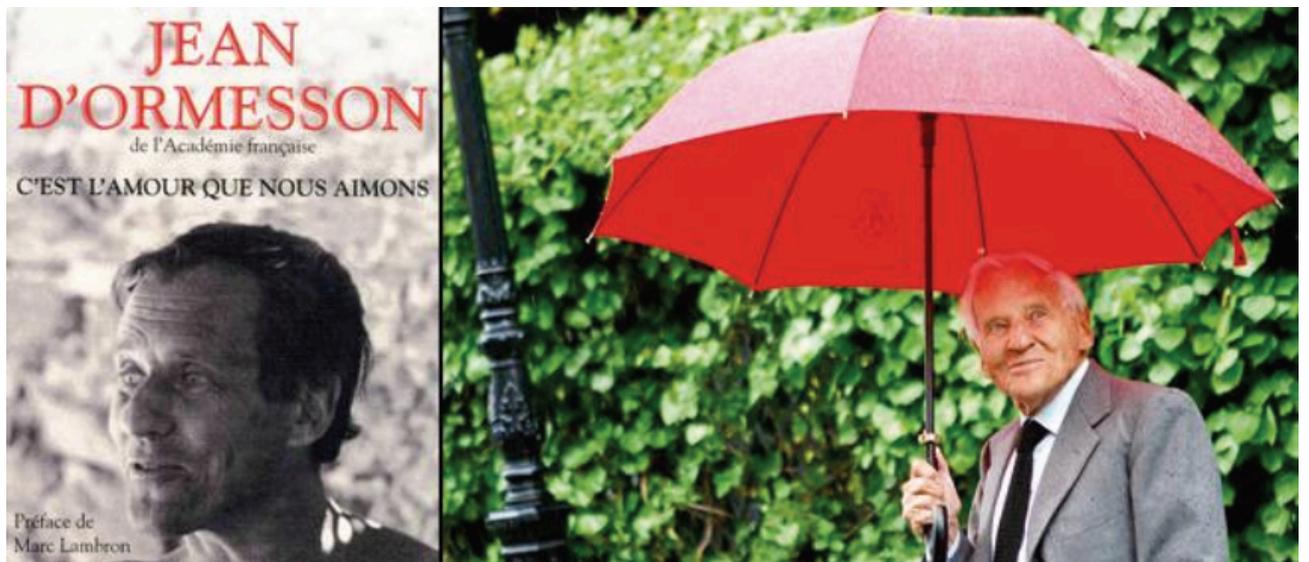


Le Point

10 mai 2012

SOUS LE TITRE *C'EST L'AMOUR QUE NOUS AIMONS*, L'ACADÉMICIEN JEAN D'ORMESSON RÉUNIT SES ROMANS D'AMOUR. CONFESSIONS, PARTIE I.

Jean d'Ormesson : "Je cours encore après les filles"



C'était il y a quelques semaines. Jean d'Ormesson revenait du ski. Dans sa maison de Neuilly, pieds nus dans ses John Lobb, il proposait avec des airs de lutin une vodka avant de déjeuner d'un soufflé au crabe. Fringant, l'oeil bleu qui frise, la repartie aux lèvres : presque comme à 25 ans, l'âge qu'il avait sur la photographie qui orne *C'est l'amour que nous aimons*. Un volume construit comme un temple au soleil, à l'instant, aux filles en jupe, aux maximes et aux caresses de l'allégresse, préfacé par Marc Lambron, et qui regroupe ses romans d'amour. Parmi eux, son premier roman, *L'amour est un plaisir*, publié en 1956, c'est-à-dire il y a 56 ans, et où on lit ce genre de choses : "Si les catastrophes m'amuse, c'est qu'elles font sombrer le passé" ; "la démocratie, c'est quand tout le monde parle d'amour" ; "on écrit de fort beaux livres sur l'être et sur l'histoire, moi, je m'intéresse d'abord à organiser ma semaine" ; ou encore "ne

meurs pas, des choses t'attendent". L'occasion d'interroger l'académicien sur cette jeunesse d'hier, ses préoccupations d'aujourd'hui et ses rêves pour demain. La suite la semaine prochaine.

L'usage le réproouve peut-être, car une dédicace est personnelle, mais je voudrais quand même commencer par cette phrase que vous avez écrite sur la page de garde de mon exemplaire : "Mon Dieu, mon cher Christophe, vous ne me croirez pas : j'ai été jeune jadis." Pourquoi rappeler que vous n'avez pas toujours été vieux ?

Parce que souvent je doute d'avoir derrière moi une vie déjà si longue. Ai-je été ce jeune homme dont je me souviens à peine ? J'ai changé. C'est pour cette raison que j'ai fait figurer sur la couverture cette photo où je dois avoir 25 ans ou un peu plus, et qui doit être ce qu'il y a de meilleur dans ce livre... Dans ma jeunesse, j'ai accumulé les handicaps. D'abord, j'ai eu un père ambassadeur, nommé par Léon Blum. Il n'était pas socialiste. Il était chrétien de gauche. Son modèle était quelqu'un qu'on ne lit plus beaucoup aujourd'hui, qui était Marc Sangnier - et j'ai aimé ce père. Or, disait Sartre, "il n'y a pas de bon père, c'est la règle". Et j'ai eu une mère qui appartenait à une famille très catholique, monarchiste, tout ce qu'on peut imaginer dans le genre réactionnaire. Et j'ai aimé ma mère aussi, ce qui est très fâcheux puisque Gide disait : "Familles, je vous hais". Enfin, j'ai été élevé dans un château, été directeur du *Figaro* et, cerise sur le gâteau, académicien. Il n'y a pas de quoi enthousiasmer la jeunesse.

C'est important, le regard que la jeunesse porte sur vous ?

Oui, bien sûr. J'ai entendu beaucoup de jeunes filles ravissantes qui arrivaient vers moi en disant : "Ma mère vous admire tellement". Et puis les années ont passé et d'autres jeunes filles ravissantes m'ont dit : "Ma grand-mère vous admire tellement". Il y a quelques années, j'ai vécu une journée cruelle ; j'étais chez Gallimard, une autre jeune fille ravissante est arrivée, rougissante, elle avait 18 ans, il y avait Antoine Gallimard qui s'en souvient peut-être encore, et elle me dit : "Je crois que vous êtes un ami de mon arrière-grand-mère". C'était vrai.

Vous êtes trop coquet.

Non. Tout simplement, je pense à l'avenir. S'il y a une chose qui me fait plaisir, c'est que j'ai réussi, avec l'aide de quelques-uns, à rajeunir mon image. Je rencontre désormais des dames âgées qui me disent : "Mon petit-fils vous aime beaucoup". Je dois ce retournement à Julien Doré [*NDLR : qui s'est tatoué le nom de Jean d'Ormesson sur le bras gauche*], à Sophie Fontanel dans Elle et à Laurent Gerra. Quand je téléphone à un restaurant pour retenir une table, j'ai à peine dit "allô" qu'on me répond : "Monsieur d'Ormesson ?" Alors, maintenant, je précise : "Non, c'est Gerra". Il y a deux mois, j'étais en voiture, j'écoute à la radio Gerra m'imiter (il se met à imiter la voix de Gerra l'imitant) et je commence à me dire : "Quand même, il exagère". L'émission se termine et l'animateur dit : "Merci, Jean d'Ormesson". Ce n'était pas lui, c'était moi.

Si vous commencez maintenant à vous imiter malgré vous... À votre âge, vous qui avez tout eu, vous ne vous fichez pas de votre image ?

Marcel Pagnol, que j'aimais beaucoup parce qu'il me faisait rire, m'avait donné une règle : "L'important, c'est de s'en foutre". Je vais essayer de m'en foutre. Après tout, les honneurs, je ne les ai cueillis qu'au passage...

Bien cueillis, quand même...

Écoutez, je n'étais pas assez orgueilleux pour les refuser ! Je ne suis pas Sartre qui refuse le Nobel. Il est très au-dessus de moi ; moi, je prends ce qu'on me donne. Je ne réclame pas, mais je ne refuse pas. Mais, pour répondre à votre question sur l'image qu'on a de moi, je dirai que l'image est sans doute importante, mais c'est le style seul qui fera que, demain, on me lira encore ou non. Et ce que j'aimerais, c'est que, trente ans après ma mort, des jeunes gens tombent sur un livre de moi et aient envie de le lire. Comme dit Woody Allen, "l'avenir m'intéresse, car c'est là que j'ai l'intention de passer mes prochaines années". Et comme de prochaines années il ne m'en reste plus tellement, eh bien, ce qui compte, et rien d'autre, ce sont les prochaines années des jeunes gens dont c'est maintenant le tour de vivre. Et pourvu qu'ils me lisent !

C'est vous qui avez choisi cette photo, où le soleil dessine des tatouages de lumière sur votre torse nu ?

C'est mon éditrice qui l'a choisie. J'avais un oiseau sur la tête, qu'on a coupé... Le soleil... Ah oui, j'ai adoré le soleil, j'ai adoré me promener dans le monde entier ! Je ne m'occupais pas beaucoup de mon avenir ni de "réussir"...

Ça voulait dire quoi, "réussir", en 1956 ?

Faire une carrière... Vous allez me dire que c'est raté... J'ai peut-être eu tort de ne pas devenir fasciste ou guévariste... Qu'est-ce que j'ai fait à la place ? Je me suis révolté contre ma famille. J'ai semé le désordre...

Vous avez séduit votre cousine germaine et vous l'avez abandonnée...

Vous savez tout. C'est vrai. Je l'ai écrit... mais je n'arrive pas à en parler... Cela pèse encore sur moi comme une faute.

Elle était belle ?

Je ne parle pas d'elle.

Qui était Nine, la dédicataire d'Un amour pour rien, paru en 1960 ?

Une jeune femme dont était amoureux mon meilleur ami, et dont j'étais amoureux aussi. Et puis un héros de notre temps est arrivé et l'a enlevée...

Décidément, vous vous preniez tous pour Zeus ou Pâris, à enlever les filles dont vous étiez amoureux !

Non, pas moi. Je n'étais pas un séducteur. C'est moi qui ai été très souvent séduit. J'ai même été beaucoup enlevé. Depuis la guerre de Troie, personne n'a été enlevé autant que moi !

La dédicace complète est d'ailleurs celle-ci : "À Nine, d'abord, et puis à qui voudra". Vous étiez un homme facile ?

Mon père est mort persuadé que j'étais un voyou...

Qu'est-ce que vous appelez un voyou ?

Un bon à rien, un type qui avait fait de bonnes études mais qui était perdu.

Et cela vous chagrine que votre père n'ait pas vu que vous aviez "fait carrière"?
Cela me rend triste. Je vous assure que si j'ai été directeur du *Figaro* ou si je suis entré à l'Académie, c'est en grande partie pour dire à mon père : "Tu as eu tort, fallait pas t'inquiéter autant". Il faut dire qu'il s'inquiétait. Quand le téléphone sonnait, je me précipitais sur l'appareil parce que, si c'était une fille, j'entendais mon père demander, invariablement courroucé : "Mais qu'est-ce que vous lui voulez encore ?" J'avais 18 ans.

Vous étiez déjà de droite ?

J'ai surtout été gaulliste. À 14 ans. En septembre 1940, avec Jean-Paul Aron, un neveu du grand Aron, nous tracions des croix de Lorraine sur les murs de Clermont-Ferrand.

Vous étiez des punks gaullistes ?

Des punks, je ne sais pas, mais gaullistes, oui. Et nous avons du mérite. Quand on me dit aujourd'hui que la situation est mauvaise, cela me fait toujours un peu sourire. On avait le choix entre Hitler et Staline. Et impossible de ne pas choisir... J'ai des amis qui se sont battus sur le front russe, dans la Légion Charlemagne, et qui ont été fusillés. Moi, j'ai été stalinien. Pour les Russes, afin d'abattre Hitler. Entre 1939 et 1940, il fallait vraiment avoir l'espérance chevillée au corps... La France était battue, l'Amérique inclinait du côté de Vichy, l'Angleterre était seule et Staline était l'allié de Hitler...

Cela veut dire qu'aujourd'hui on a tort de s'inquiéter pour la marche du monde?

Franchement, oui. Que la crise soit là, bien sûr ; que le monde soit malade, c'est évident. Mais qui croit qu'il ne l'a pas toujours été ? Vous croyez que c'était gai, la guerre de Cent Ans ? Que c'était gai, la guerre de Trente Ans ? Et le Ve siècle, quand les Barbares déferlaient sur Rome ? Alors vraiment, aujourd'hui, à côté de ce que j'ai connu, quand il fallait choisir entre Hitler et Staline, choisir entre Hollande et Sarkozy, c'est un délice...

Vous avez choisi de soutenir Sarkozy. Pourquoi ?

Parce que ce sont des gouvernements socialistes qui ont mené l'Espagne et la

Grèce là où elles en sont.

Ça ne vous a pas gêné, la ligne droite de Patrick Buisson, les immigrés montrés du doigt, l'emphase patriotique ?

Je n'ai jamais été d'extrême droite, mais je respecte autant ceux qui ont voté Front national que ceux qui ont voté Front rouge (sic).

Votre premier roman, "L'amour est un plaisir", a été publié en 1956, c'est-à-dire il y a 56 ans.

Qu'est-ce qui a changé ? Je cours encore après les filles, mais je ne sais plus pourquoi...

Quand vous publiez ce livre, on est en pleine guerre d'Algérie. Votre premier livre, qui parle de tout sauf de l'engagement politique, mais de la vie, de l'allégresse et surtout du soleil, a dû être ressenti comme une gifle par un certain nombre de gens ?

Une gifle ? Un écrivain a le droit de s'engager. Il a aussi le droit de se dégager. J'essayais de me dégager de Sartre, qui régnait en ces temps-là. Mais, en vérité, je me suis beaucoup engagé. Et pas seulement pour le soleil, la nage et le ski.

Et vous skiez toujours...

Oui, j'ai descendu une piste un peu raide récemment.

Pardonnez-moi, mais comment faites-vous, physiquement ? Vos articulations doivent terriblement souffrir...

Non, quelquefois les dîners me fatiguent, mais le ski, ça fonctionne bien. Je skie huit heures par jour avec Marcel, mon moniteur et ami. Je vous parlais d'une pente assez raide... Quand nous sommes arrivés en bas, il y avait des jeunes gens et ils me disent : "Vous venez, d'où ?" J'ai répondu, avec une modestie exquise : "De là-haut".

Comme Casanova quand il parlait de Venise... Aujourd'hui, vous retireriez quelque chose de ce premier roman ?

Nourissier disait qu'il ne fallait jamais publier son premier roman, mais publier d'abord le second. Et ensuite seulement faire paraître le premier et dire : "C'est

comme cela que j'ai commencé". Je n'ai pas suivi ce conseil. Je ne renie rien dans *L'amour est un plaisir* ni dans *Au revoir et merci*. Mais il y a des choses que je n'écrirais plus aujourd'hui : ce que je dis de l'argent, par exemple. Faire le malin avec l'argent, c'est commode quand on en a. Et dans ma famille, on n'en a jamais manqué. Mon père n'avait pas de fortune, mais enfin, il était ambassadeur... Mes premiers romans n'ont pas eu de succès et j'ai écrit *Au revoir et merci*, qui était un adieu à la littérature. C'était un peu prématuré...

Julliard vous avait dit de ce premier roman que c'était mieux que Sagan...

Certes, mais j'avais un adversaire puissant dans la place : c'était *Le Figaro*. D'abord à cause de l'histoire de ma cousine, qui avait fait du bruit dans un certain milieu ; ensuite parce que j'avais écrit du mal d'un roman de son directeur, Pierre Brisson. Toute la presse répétait que c'était un chef-d'oeuvre, et moi j'avais assuré que c'était nul et qu'il y avait tout de même une justice : on ne peut pas à la fois être directeur du *Figaro* et avoir du talent...

Philippe, le héros d' "Un amour pour rien", se présente comme un homme moyen, ni scandaleusement bête ni prodigieusement intelligent. Un peu comme vous dans Au revoir et merci, votre autobiographie : "Trente-sept ans, bourgeois, vie sexuelle normale, plus d'argent que la moyenne, bonne santé, bonnes études, ni beau ni laid, un certain appétit pour la gloire, à défaut pour la publicité". Pourquoi, toujours, la fausse modestie ?

Est-ce vraiment de la fausse modestie ?

Vous êtes modeste ?

Oui ! (Il rit.) J'adore la formule de ce cardinal espagnol qui disait : "Pour la modestie, je ne crains personne". (Suite la semaine prochaine.)

Christophe Ono-Dit-Biot